

Coûte que coûte,

un film documentaire de Claire Simon, musique de Arthur H.
Production Les Films d'ici. Durée: 1h35.

Ce qui est instantanément bien dans le documentaire de Claire Simon, c'est qu'il a à la fois les apparences d'un reportage et la réalité d'un film de cinéma. La bonne réputation de Coûte que coûte n'ayant fait qu'amplifier depuis son couronnement au dernier festival du Réel, on en connaît peut-être l'argument: c'est l'histoire d'une petite entreprise niçoise, spécialisée dans la restauration précuite, dans laquelle s'est infiltrée une caméra hyperdiscrète qui a tout enregistré. La société s'appelle, bizarrement, Navigation systèmes et ne va pas très fort: les paies se font désirer, les créanciers trépignent, les banquiers renâclent. Les salariés, eux, poireautent et la caméra de Claire Simon filme assez parfaitement leur manière d'être le cul entre deux chaises, entre la certitude que "tout travail mérite salaire" et le chantage à l'emploi auquel les soumet leur patron.

Au fil des mois, les choses vont de mal en pis et la caméra est toujours là, témoin d'une proximité plutôt stupéfiante entre ce patron et ces employés, qui se tutoient et s'engueulent chaque jour plus fort tandis que la secrétaire, qui n'a plus ni téléphone ni fax, coupés car impayés, doit s'aménager un bureau de fortune sur le coin d'un bar, au café La Cigogne, juste à côté du Pointphone dévoreur de pièces, jusqu'à épuisement des dernières ressources...

Coûte que coûte se déroule ainsi selon une histoire, un suspense, un scénario in progress que la réalité est seule à inventer: plus la boîte vacille, plus le patron est sur les dents. En fait, il est aux dernières limites de la dissimulation, à deux doigts d'une dépression nerveuse, et il devra bientôt passer la main.

Incidemment, Coûte que coûte constitue un véritable désossage du système patronal, capitaliste et libéral. Il fonctionne en tout cas comme une très instructive et civique leçon de social: l'attachement amer de chacun à son boulot, la carotte d'une pseudo-participation ("Devenez actionnaires", propose le boss, décidément à bout de rouleau), le terrorisme commercial des grandes surfaces, etc. Subsidièrement, le film procède comme une intelligente machine à questions cinématographiques. L'incroyable aisance avec laquelle la caméra de Claire Simon parvient à se faire oublier au plus tendu des conflits porte en effet à s'interroger.

Et d'abord: est-elle vraiment oubliée, cette caméra? Ne serait-elle pas en fait maintenue dans un oubli feint par ceux qui se prêtent à son objectif? Il y a en tout cas une familiarité croissante qui se fait jour entre les "acteurs" de Coûte que coûte et la caméra, qui entraîne à son tour une ruse et une qualité de jeu grandissante chez les modèles de Claire Simon. Et celle-ci ne ferme en aucun cas cette fenêtre de pur cinéma qui ainsi s'entrebâille: elle renforce au contraire le sentiment d'une vraie mise en scène, d'une recomposition par le montage et s'accorde sans doute quelques plaisirs très classiquement contemplatifs: trois employés qui déjeunent accroupis au soleil, les déambulations d'un petit camion blanc... Même son patron, qu'il soit incompetent ou éventuellement démagogue, conserve un supplément d'âme, chaleureux et désespéré: il y a du syndrome de Stockholm chez Claire Simon, dont la caméra otage consent parfois à l'empathie universelle en faveur du genre humain.

Mais c'est en quelque sorte la loi du cinéma et le cinéma est partout dans Coûte que coûte, dont le travail retenu et patient finit par créer un sentiment de réalité étonnant, avec les seules armes du regard, de l'affût, de l'oreille tendue. Comme dans tout vrai film, il y a aussi dans Coûte que coûte deux très bonnes musiques. Celle d'Arthur H., qui signe la bande-son, et celle de Claire Simon elle-même qui a accordé un très grand soin à la musicalité générale de ses chapitres, de ses plans, de son projet et c'est peut-être la première qualité à 100% cinéma de ce documentaire: son très bon tempo, la liquidité de ses manières, son rythme respiratoire.

Parce qu'il est drôle mais enfin angoissant, Coûte que coûte va jusqu'au bout de sa logique artiste. La petite entreprise agonise irrésistiblement jusqu'à ce que tombe... "Le dernier jour", celui de la vraie fin. Les deux derniers cuistots de l'entreprise défunte se baladent à l'ombre du palmier emblématique que Claire Simon s'est choisi pour figurer les saisons. Nous sommes sur la promenade des Anglais où il ne leur reste plus, dès lors, qu'à draguer... des Américaines.

© 1996 SA Libération. Tous droits réservés.